

Dr Ary FICHEZ

Souvenirs de la Libération

**Résistance, otages...
et amour filial**



Tiré à part de la Revue
Les Cahiers de l'Iroise
11, Rue de Royan - Brest
1968

Résistance, otages... et amour filial

QUEL étonnant rapprochement du tragique et de la douceur, dans le titre de cette nouvelle que je vais vous conter, telle que je l'ai vécue.

Ce n'est pas l'histoire d'un fait d'armes. Je l'ai maintes fois, revue, en rêves, et tous ces menus détails qui échappent aux acteurs, eux-mêmes, tandis qu'ils vivent l'événement, me sont, peu à peu, revenus en mémoire.

Nous étions aux premiers jours d'août 1944, il faisait beau.

La B.B.C. diffusait les bonnes nouvelles ; la victoire, tant espérée, était désormais certaine ; la libération, tant attendue, arrivait à grands pas ; l'orgueilleuse armée allemande, n'était plus qu'une armée en déroute.

Dans tout le nord-ouest, les troupes ennemies refluaient vers Brest et Lorient que nous savions désignées pour le rassemblement et l'ultime combat. De très rares officiers, de plus nombreux sous-officiers, nous parlaient encore d'une victoire possible à l'aide des armes terribles qu'Hitler gardait en réserve.

Tout au long des parcours, les diverses unités subissaient le harcèlement des F.F.I. et des F.T.P. Le moral des soldats était très affecté ; un seul coup de fusil suffisait pour décréter le plus proche village, truffé de terroristes et les représailles suivaient. La peur faussait les jugements ; l'évaluation du chiffre des partisans, était absolument fantaisiste, et ce facteur a joué un rôle prépondérant dans la désorganisation du repli. Un officier supérieur estimait à 30.000 hommes, les maquisards dissimulés dans les bois aux alentours de Morlaix. Il en énumérait l'armement avec tant de détails, qu'on le devinait profondément convaincu de la véracité de ce qu'il avançait.

Je sus l'écouter, sans rire, et me gardais bien de le détromper.

Il y avait malheureusement, en contre partie, l'obsession du terroriste, et l'on ne voyait plus un soldat sans arme.

Depuis quelques jours, le bourg de Plougoum était envahi par une troupe hétéroclite, aux uniformes divers, il y avait des Allemands, des Tchèques, des Polonais, des Russes, il y avait surtout de très jeunes visages.

J'étais entouré de soldats ; ils étaient dans les cours, dans le parc, dans la maison de la cave au grenier ; les armes et les munitions traînaient un peu partout, et mon employée n'osait plus quitter son fourneau où le feu se faisait aussi rare que le bois, notre seul combustible où l'occupant puisait sans scrupule.

Dans cette troupe impatiente d'échapper à un destin qu'elle présentait tragique, où, l'excitation dissimulait mal une peur générale, on percevait, toutefois, un potentiel de violence, prête à se déchaîner, au moindre incident.

La maison de ma mère, voisine de la mienne, abritait l'Etat-Major de ses services. En face, de l'autre côté de la route, l'infirmerie était installée dans une baraque, à côté d'un énorme dépôt d'obus et de mines.

Je devais reprendre contact et recueillir tous les renseignements susceptibles d'être utilisés par les Américains, dont l'avance, mal connue, était l'objet des bobards les plus invraisemblables.

J'étais désemparé et assez inquiet. Mes collègues Trévidic et Le Morvan avaient été arrêtés avec nos camarades du réseau O.C.M.-Centurie, de Saint-Pol-de-Léon, et je ne savais rien d'eux. Les jeunes camarades avaient rejoint les maquis, je les savais impatients de chasser l'ennemi, mais aussi de punir les collaborateurs.

Accolée sans discernement, à droite et à gauche, l'étiquette de collaborateur s'étalait en nappe et nous laissait redouter ces excès regrettables qui ont assombri les révolutions nationales.

N'y avait-il pas pour les excuser ces odieux massacres d'otages, ces rafles d'enfants juifs, ces déportations massives, ces dénonciations honteuses, et ces interventions brutales de la Milice, aux côtés de la Gestapo !

Et le plus abominable restait encore à apprendre ! Dans cette ambiance infernale, le calme et le bon sens de ma mère, âgée de 80 ans, qui avait dû abandonner sa maison, m'était le plus grand réconfort.

Un matin, je fus réveillé de bonne heure ; un officier allemand me réclamait, un lieutenant. Cravachant ses bottes sans arrêt, avec un nerf de bœuf, je lui accordais à peine, 20 ans d'âge, avec ses yeux bleus de poupée dans un visage de séraphin.

Il en vint tout de suite, au fait :

Je devais me rendre aussitôt à l'infirmerie où il y avait un malade et un blessé, mais il m'était formellement interdit de m'occuper de ce dernier.

Se faisant soudain plus calme, il me pria de le recevoir dans mon cabinet de consultation, où je constatais l'état inflammatoire des muqueuses d'un organe masculin soumis à l'excessive poursuite des plaisirs de l'amour, sans souci de la plus élémentaire hygiène.

Je le rassurais et m'engageais à lui procurer dès le lendemain, au plus tard, un médicament efficace. Je détenais assez de pommades dans mon bureau pour le satisfaire aussitôt, mais les heures étaient tellement incertaines que nous avions pris l'habitude de nous accrocher à tout ce qui pouvait être une assurance pour le lendemain.

Nous nous rendîmes à l'infirmerie, je m'arrangeais pour être aperçu à ses côtés, par le plus grand nombre de soldats. Dans la salle, il n'eut pas un regard pour le blessé, mais je l'entendis formuler à l'infirmier l'interdiction qu'il m'avait imposée et il sortit. L'infirmier constituait à lui seul, tout le service de santé. Avec le blessé, un malade atteint d'une congestion pulmonaire, sévère, mais sans gravité, représentait l'effectif en soins. Je m'attardais en explications et en détails superflus, jetant de temps en temps un regard vers le blessé, qui délirait. Mon jeu ne pouvait échapper à l'attention de l'infirmier qui s'en tint aux soins à donner au malade, et me pria, à voix plus basse de l'attendre chez moi.

Conscient de ses responsabilités, dépassé par sa charge, ce pauvre garçon semblait mal à l'aise.

J'étais à peine rentré, qu'il m'y rejoignait. Il savait l'officier parti en tournée, et voulait en profiter pour me montrer le blessé. Ce soldat avait reçu une balle de terroriste entre Lanmeur et Morlaix, et n'en avait rien dit au lieutenant. C'était un jeune Ukrainien de 18 ans qu'il avait enrôlé de force. Le lieutenant, furieux d'avoir perdu l'occasion d'une vengeance exemplaire dont la ville de Lanmeur aurait fait les frais, avait décrété, dès qu'il eut connaissance de l'affaire, que ce traître ne recevrait aucun soin avant Brest.

L'infirmier avait fait de son mieux pour traiter cette plaie en séton du mollet droit, mais un examen rapide me révéla que l'heure de l'amputation était déjà dépassée.

J'imaginai mal, d'ailleurs, le transport de ce blessé à la clinique de mon ami Le Franc, à Roscoff où les F.F.I. étaient en alerte. Chaque véhicule qui sortait du bourg avait son contingent de soldats en armes, sur le capot, le toit et la malle arrière.

La veille, ils avaient fait une incursion de représailles à Saint-Pol-de-Léon, à la suite d'une action d'un groupe de « francs-tireurs ». Nous savions qu'il y avait des morts, nous savions que le courage, l'abnégation, le sublime dévouement du maire, le

jeune vicomte de Guébriant n'avait pu épargner les otages. Chacun ajoutait un détail, mais nous manquions de la moindre précision.

Je me résignais à remettre à plus tard, le soin de m'arranger avec le serment d'Hippocrate, et, accompagné de l'infirmier, je me dirigeais vers l'État-Major, pour rendre compte de ma visite.

J'y rencontrais le commandant de l'unité, un lieutenant, aussi jeune que son collègue, mais totalement dissemblable. Les yeux noirs, le geste rare et calculé, le visage méditatif mais serein, la tête toujours découverte, il se leva pour m'accueillir, poliment, marquant une considération pour un aîné. La fiche me concernant, qu'il avait sur son bureau, portait, en effet, « officier médecin de la Marine » ; c'était de bon augure.

J'allais lui rendre compte de ma visite à l'infirmerie mais il me devança pour dire que nous ne pouvions rien, ni l'un ni l'autre pour le blessé qui « appartenait » (sic) à son collègue, et il me demanda des nouvelles du malade. Je le rassurais et lui fis part de mon intention de le surveiller attentivement.

Il me remercia en m'accompagnant à la porte, se défendant d'abuser de mon temps. Je me gardais bien de manifester quelque impatience, au contraire, et nous fîmes ensemble quelques pas dans la cour. Echange de banalités, sur un ton cordial, et, bientôt, un peu plus animé, un peu rougissant, il me dit : « Docteur, c'est aujourd'hui la fête anniversaire de ma maman (sic), c'était un beau jour à la maison » ; il fit une pause avant d'ajouter : « je voudrais que ce soit un jour sans crime (resic) ». Je lui présentais compliments et souhaits, formulant le vœu d'un prochain retour dans sa famille. Il me tendit la main, je la serrai ostensiblement, longuement devant son garde du corps, les sentinelles et le poste de garde.

Il m'a semblé, pendant un court instant, qu'il y avait dans les regards plus d'étonnement que de haine.

Chez moi, je bavardais avec ma mère, avec mon employée, j'étais détendu, confiant, je m'étais assuré une plus grande liberté de mouvement, et je pouvais faire face à mes obligations. Après une seconde visite à l'infirmerie, certaines attitudes, certains regards parmi les soldats se faisaient plus amicaux, voire même déférents et ajoutaient à mon assurance.

Au début de l'après-midi, je reçus la visite de mon camarade Pierre Lejeune, responsable F.F.I. de la commune. Il venait me faire part de l'arrestation de 10 otages à la grève de Plougoum, où, les nôtres, profitant d'une relève, avaient saccagé les installations des postes de guet, sur les dunes. Ils seraient au bourg dans peu de temps, et devaient être fusillés. Chef de groupe, il voulait se dénoncer pour éviter ce massacre.

Très impressionné et fier de ce « clandestin », je lui conseillais vivement, sans autre discussion, de disparaître dans la nature ; je soulignais son geste, noble et généreux, mais sa décision ne pouvant rien changer, je préférais compter un héros de moins, qu'un mort de plus.

D'autant plus que Lejeune était « fiché » à la Kommandantur. Quelques mois auparavant, au cours d'un bal à Santec, il avait sérieusement bousculé un soldat allemand, trop entreprenant, qui avait manqué d'égards envers sa fiancée.

Il avait fallu des ruses invraisemblables, pour échapper à la prison ; il ne fallait pas, une seconde fois, tenter le destin.

Les condamnés arrivés, ils furent alignés devant le muret et la grille de la maison de ma mère, et je décidais aussitôt de me rendre auprès du commandant, sans plan d'action, bien arrêté.

Hélas ! des sentinelles m'interdisaient toute sortie, et, devant la porte principale, je reconnus un des soldats du corps de garde qui m'avait vu, quelques heures auparavant, avec son chef.

Je me présentais à lui, mais son regard était farouche ; je reçus une bourrade du coude dans la poitrine, tandis que le canon de la mitrailleuse était pointée vers l'abdomen.

Les otages avaient pu suivre la scène. Une terrible inquiétude m'envahissait, mais je crois que je ne perdis pas mon sang-froid, tandis que je gagnais la cuisine d'où je pouvais mieux examiner la situation extérieure.

Sur la table je vis une galette bretonne que m'avait confectionnée ma mère.

Quel fut le cours des associations d'idées, quel fut le cheminement de mes pensées, quel fut le temps écoulé, je ne m'attardais pas à l'analyse, mais, me penchant

vers ma mère, je lui dit à voix basse, haletant et tout heureux : « maman, maman, le gâteau, c'est magnifique, c'est merveilleux, c'est la fête de sa mère ! ».

Elle devait tout comprendre par la suite. Je saisis le précieux plateau garni, et, calme, tranquille, souriant, le corps du délit bien en vue, je me présentais devant ma sentinelle, et comme un mot de passe, je dis : « gâteau, fête du commandant » mama, mutter, ces mots répétés avec une émotion, tantôt volontairement accentuée, tantôt naturelle, exacerbée toutefois par l'urgence de l'action, visant aux entrailles ce soldat qui lui aussi, avait une mère, quelque part, en Europe, atteignirent le but. Sans un mot, il abaissa la mitrailleuse, et je passais, également, sans mot.

Les remerciements ne me semblaient pas opportuns ; il ne s'agissait pas de s'attarder aux ordres enfreints, à la discipline transgressée, nous pouvions encore, avoir besoin l'un de l'autre.

L'opération de représailles, en effet, était menée par l'officier séraphin que je savais aussi brutal, aussi cruel avec ses hommes, qu'avec les civils.

Après avoir pillé les appartements, enlevé les économies de M. et M^{me} F. Moal, il avait fait incendier leur hôtel, avant de remonter au bourg.

L'affolement était général, tandis que les soldats posaient des mines sur les chemins et sur les routes.

Je passais devant mes camarades, toujours immobiles. Je représentais sans doute l'espoir, mais j'avais avec mon gâteau, ignorant totalement comment j'allais opérer, ce qu'il en adviendrait, mais j'avais des ailes et j'étais absolument sans crainte.

Le commandant me reçut très aimablement, venant m'accueillir à la porte, et quand je lui remis mon cadeau de la part de ma mère, ce furent des remerciements, des effusions, mesurées sans doute, mais sincères et presque joyeuses. J'étais devant un homme civilisé, devant un garçon sensible, touché, tous les espoirs étaient permis.

Le calme revenu, je lui demandais la raison de l'arrestation de mes compatriotes. « Ce sont des terroristes arrêtés par mon adjoint, il va les faire fusiller, dès son retour, m'a dit le sergent ».

Sur le mode mi-sérieux, mi-badin, je lui déclarais qu'il n'y avait jamais eu de terroristes à Plougoulm, occupée sans interruption depuis des années, et je jugeais opportun de glisser, discrètement, le rappel de son autorité : « vous êtes le commandant, il ne peut tout de même rien décider sans votre autorisation », et j'ajoutais en baissant un peu la voix : « surtout le jour anniversaire de votre maman ».

La réaction me démontra que j'avais marqué un point. Il sourit, fit appeler le sergent, et les otages furent libérés.

Je le remerciais chaleureusement et je tentais en prenant congé, de lui dire toute ma reconnaissance et la joie de ma mère, apprenant sa décision.

Il m'invita à retourner dans son bureau pour boire du champagne, en me priant de l'excuser de n'avoir que des verres grossiers, indignes de cette merveilleuse boisson française. C'était, il est vrai, un dom Pérignon millésimé qu'il avait conservé pour ce jour de fête.

Il ne fut fait aucune allusion ni à la situation militaire, ni aux otages, mais ajoutant l'anglais et le latin, à l'allemand et au français, que nous connaissions l'un et l'autre, nous conversions, assis l'un à côté de l'autre.

Et survint l'ange monstrueux ! Il cravachait, il hurlait dans le couloir, dans le bureau voisin et je compris que j'allais payer de ma vie la libération de mes camarades.

Le commandant ne dit mot, mais il pria son garde du corps, de se placer derrière nous.

Quand le « tout fou » se présenta dans le bureau, le commandant me fit signe de demeurer assis, et je notais qu'il n'avança pas un verre pour son adjoint.

Le monstre, avec une demi retenue, répéta à peu près, les propos que nous avions entendus.

Impassible et glacial, le regardant bien en face, le commandant ne prononça pas un mot, mais je notais, avec une délicieuse jubilation intérieure, son air digne et supérieur.

Tout comme si je n'avais rien compris, je glissais, dans un silence, m'adressant au mauvais génie, que j'espérais, dans la soirée, pouvoir lui remettre le médicament promis.

Un « ach » tonitruant, véritable vomitif pour âmes sensibles, quelques coups répétés dans le creux de la main, avec le pommeau de sa cravache, des minutes longues,

longues, très longues, puis un « gut » presque humain précédèrent la sortie de la bête ! C'était fini.

Nous bûmes une autre coupe, nous échangeâmes quelques regards chargés de multiples pensées, nous répétions les vœux pour une maman, les remerciements pour une autre et je quittais l'Etat-Major.

En nous serrant les mains, je compris que cet officier savait qu'il devait mourir, mais il ignorait quelle balle le frapperait, il avait accepté son destin.

Je m'efforçais de fuir ces sombres pensées. Il me fit accompagner par son garde du corps.

J'embrassais plus tendrement ma mère, et lui récitait cette histoire : « Il y avait une fois un fils qui aimait beaucoup sa maman, et une maman qui aimait beaucoup son petit garçon... »

